

À cette époque de l'année et à cette altitude, l'hiver n'avait pas encore complètement capitulé. Dans la vallée de Pesey, en Haute-Tarentaise, les villages implantés à l'adret étaient déjà gagnés par la lumière et la chaleur du soleil qui se hissait chaque jour un peu plus au-dessus des hauts versants. Mais les toits gardaient leurs couverts de neige dont les formes étaient adoucies par la succession de gel pendant les longues nuits d'hiver et de fonte durant les premiers jours d'ensoleillement. Certes, dans les villages, le piétinement incessant des hommes et des bêtes avait entretenu l'accès des ruelles qui menaient aux maisons, aux granges, aux bachals et aux écuries. Grâce à leur couleur sombre, les places de cultures, labourées et semées à l'automne, étaient les premières à se débarrasser de la neige qui les avait protégées des grands froids. Mais les montagnettes, les alpages et les sommets étaient encore recouverts de blanc. Et ce matin, sous un soleil éclatant, la montagne était inondée d'une lumière toute neuve.

La minière¹, elle, pour être implantée dans un versant nord, restait dans l'ombre, bleuie par le froid. Depuis soixante-dix ans, campagne après campagne, les bâtiments s'étaient peu à peu construits, implantés d'abord autour de l'entrée des fosses, au pied d'une falaise de roche jaune, à proximité du ruisseau de l'Arc jusqu'à la lisière de la forêt : la casserie, la forge, les bocards², les laveries, les fours de grillage, la fonderie. La minière avait écrit son histoire, année après année, et aujourd'hui, elle était un ensemble imposant de bâtiments et d'artifices implantés dans la pente qui donnait à l'eau du canal de dérivation sa force à chaque atelier. De nombreuses plaques de neige s'attardaient encore sur les toits, entretenant une froidure tenace sur ces bâtiments qui avaient tourné le dos au bétail et aux cultures pour prendre des airs d'industrie.

Mais depuis plusieurs mois, la minière était déserte, silencieuse. Elle donnait l'image d'une grande bête aplatie dans la neige, engourdie par le froid. Une dizaine d'années de gestion chaotique en régie publique, après une longue période de prospérité, avait contraint le préfet du département du Mont-Blanc à prendre en 1800 un arrêté de suspension des travaux. Pour le directeur du service des Domaines nationaux, c'était le seul moyen de mettre fin à la gabegie. On avait eu beau expliquer aux ouvriers que cette fermeture n'était pas

1. L'établissement minier. (Toutes les notes sont de l'auteur.)

2. Appareils servant à broyer le minerai.

définitive, qu'elle avait été décidée à titre suspensif, que le gouvernement réfléchissait à un nouveau plan, ils n'avaient compris qu'une chose : ils avaient été privés de salaire du jour au lendemain. Le village avait connu alors, brutalement, une partition entre ceux que la fermeture de la minière avait entraînés dans l'indigence et ceux qui vivaient encore des produits de la terre. Ces derniers se rassuraient d'ailleurs d'être propriétaires, que ce soit de modestes parcelles de jardinage ou de grands alpages : la terre était le seul moyen de subsistance dans cette haute vallée. Pour eux, l'industrie n'était qu'une aventure peu fiable qui, tôt ou tard, jetait des dizaines de familles dans le désœuvrement et la misère. La preuve était là, sous leurs yeux !

Depuis cette fermeture, on sentait, à quelques indices, que la minière était déjà prise dans une pente qui l'entraînait à coup sûr et rapidement vers la ruine et le délabrement. Les premiers signes étaient apparus ce printemps : de petites touffes d'herbes folles poussaient au pied des bâtiments, entre les pierres qui faisaient le pavage des allées désertées. Des fleurs sauvages – coquelicots, euphorbes ou épilobes – se permettaient d'envahir les haldes d'extraction en contrebas de la grande charbonnière, imposant leurs couleurs vives à ce décor de grisaille où les poussières minérales et les cendres charbonneuses régnaient en maîtresses. Les bâtiments, eux aussi, glissaient au fil des mois vers une lente érosion. C'était d'abord une poussière qui se déposait à l'intérieur, sur le sol, sur le mobilier, sur les outils, une poussière fine, mêlée

d'insectes morts, apportée par les souffles d'air qui longeaient la forêt, revenaient vers la minière en soulevant des tourbillons pulvérulents sur les chemins de terre et pénétraient dans les ateliers par quelques portes laissées battantes ou quelques vitres brisées. Parfois, depuis les façades, des débris tombaient, de plus en plus granuleux, de plus en plus gros, mêlés à des blocs de mortier qui se détachaient jusqu'à ce qu'une première pierre se descelle, qu'un linteau se disjoigne, que les portes ne ferment plus dans leur cadre faussé. Les canaux aussi, en quelques mois, s'étaient engorgés de mousses vertes et de cresson sauvage. Les flèches des bocards restaient suspendues, immobiles, comme figées par l'arrêté du préfet. Sur les tables de lavage, sur les caissons à l'allemande, sur les tables à secouer, désertées par les laveuses, une ombre verte, moussue, recouvrait déjà les bois humides. Dans les galeries, le sol était jonché de pierres. Çà et là, les parois se gonflaient, faisant éclater les étalements de rondins et formant des éboulements qui obstruaient les passages que plus aucun mineur n'empruntait. Dans les puits, des blocs se détachaient parfois, brisant échelles et cuvelages, carrés et semelles, avant de se précipiter au fond dans les eaux noirâtres stagnantes avec un bruit qui résonnait longuement dans les boyaux souterrains. Le grand baritel¹ à eau s'était figé dans une immobilité macabre. Les cordes, encore enroulées sur les treuils, pendaient dans le vide. Aujourd'hui, la fonderie ne produisait

1. Treuil mu par la force hydraulique.

plus aucun saumon de plomb marchand, plus aucun culot d'argent ne sortait du four de coupellation. La maison de direction, ce beau bâtiment construit dans les années 1770 lorsque la minière fournissait ses plombs à l'Arsenal et son argent à l'Hôtel des Monnaies à Turin, gardait encore dans ses façades la noblesse que lui inspirait sa sobriété, mais il était devenu inhabitable : huisseries arrachées, vitres cassées, escaliers intérieurs démantelés.

— Deux cent trente-quatre pistolets, vingt-deux bourroirs et trente-cinq épinglettes¹...

— Non, trente-sept ! Moi, je compte trente-sept épinglettes.

— Bon, je les recompte. Mais crois-tu vraiment que ça intéresse quelqu'un ?

Les deux caporaux Nicolas Poccard et Maurice Rey avaient été nommés gardiateurs de l'établissement, chargés de surveiller les bâtiments, les objets et les outils et d'entretenir les fosses depuis la fermeture. Ils avaient pu constater à quelle vitesse la minière se dégradait dès lors que plus personne ne fréquentait les bâtiments, ne parcourait les galeries, n'actionnait les artifices. Ce matin-là, ils s'étaient installés dans l'entrepôt attenant à la forge où l'on avait remis à la hâte les outils affectés aux mineurs. Ils avaient commencé à en faire l'inventaire après avoir épousseté un plan de travail. Deux francs par jour pour leur salaire et cinquante francs par

1. Outils de mineurs.

mois pour les frais d'entretien. C'est ce que leur avait dit le directeur, le vieux Daiguier, avant de quitter la minière. Mais aujourd'hui, près d'un an et demi après l'arrêté de fermeture, ils n'avaient encore rien perçu. Parfois, en recensant ces objets hétéroclites que plus aucun ouvrier n'utilisait, ils ressentaient leur mission comme étant celle d'un garde-malade chargé d'accompagner un mourant dans son agonie.

— Ne t'inquiète pas, Maurice, ce n'est pas le préfet qui viendra vérifier!

— Le préfet, il devrait commencer à nous payer ce qu'il nous a promis!

Les deux hommes recensaient les outils laissés en vrac dans l'entrepôt, un monceau d'instruments abandonnés sur place dès l'annonce de la fermeture de la minière, encore maculés de la boue séchée des souterrains : pics, lampes, pelles, bourroirs, épinglettes, massettes, pistolets, canettes à mèche et bien d'autres encore. La semaine précédente, ils étaient venus à bout du dénombrement des ustensiles en bois : quatre-vingt-cinq vans en osier, cent vingt-sept barettes¹ et conques pour les déblayeurs, douze brouettes, des mentonnets et traversines pour les bocards, des douzaines de plastrons et de limandes, plus de mille racles pour les laveuses, sans compter les innombrables petits balais qu'utilisaient les

1. Civière utilisée par les paysans et les mineurs pour transporter les débris.

affineuses de schlich¹. Il leur restait encore à dénombrer les outils de la forge et ceux que les charpentiers-boiseurs avaient laissés dans les fosses. Et ils devaient comparer leurs résultats avec les derniers inventaires du garde-mines, le citoyen Gratin, lui aussi reparti à Moûtiers.

— Je trouve sept verres de table et deux bouteilles de verre blanc dans la caisse des bourroirs. Ça n’a rien à faire là !

Le caporal Maurice Rey – quelques notions de droit acquises au petit séminaire l’avaient rendu méticuleux et tatillon – ne supportait rien de ce qui était incongru, déplacé, hors de l’ordre : les verres et les bouteilles doivent être dans l’inventaire du logement des caporaux, pas avec les outils des mineurs...

La veille, Nicolas et Maurice avaient fait, comme chaque semaine, leur tournée d’inspection des artifices de surface. Et comme chaque semaine, ils avaient constaté plusieurs dégradations et de nombreux vols : les contrevents de l’entrepôt de litharge fracassés pour en arracher les ferrements, les pieds-droits en pierre taillée entourant une porte de la charbonnière qui iraient trouver une nouvelle vie dans une maison de village, la disparition d’une caisse complète de clous de deux qu’ils avaient consignée la veille dans l’atelier des boiseurs. À la fin de la journée, après avoir mentionné dans le registre tous ces brigandages, ils s’étaient une fois encore lamentés sur leur situation :

1. Sable métallique.